Francis Hervé – Dives-sur-mer

Né le 29/04/1933
Entretien du 15 mai 2015 (C. Le Callonec)

Je suis né à l'Hôtel du Port à Dives-sur-mer le 29 mai 1933, ma mère tenait l'Hôtel. En 1944, mon père était déjà décédé et mon beau-père, Paul Arrache était marin pêcheur. Son bateau s'appelait le « Jouet des flots », Paul pêchait et vendait du poisson devant le restaurant. Les clients étaient surtout des pêcheurs de Dives et d'ailleurs.

Avant le Débarquement, les allemands surveillaient les entrées et les sorties du port. Il y avait deux grosses bouées avec un gros câble. Les bateaux des pêcheurs ne pouvaient sortir qu'aux marées et pas la nuit. Ils étaient toujours accompagnés par un soldat allemand en arme. Il m'est arrivé une fois de sortir avec les pêcheurs en mer pendant les vacances ; il y avait un militaire à bord du bateau. Je me rappelle qu'il y avait des poules d'eau et le soldat tirait sur elles avec son fusil, il a même prêté son fusil au pêcheur pour qu'il tire lui aussi …

Il y avait un bateau amarré au port, la famille Ballut vivait dedans depuis longtemps. Le père n'était pas pêcheur, mais il habitait là. Les occupants les ont fait partir et ils se sont installés dans Dives.

Des allemands venaient au restaurant en vélo. Avec mon frère Guy, on jouait aux fléchettes, et quand les allemands repartaient leurs pneus étaient à plat ! On allait sur le quai après pour les voir passer car ils étaient à Houlgate. A la fin de la digue, il y avait une maison de garde-barrière qui avait été abattue et ils avaient construit un blockhaus à la place juste devant l'hôtel Imbert.

Une autre fois on a vu un allemand qui embrassait une fille dans un coin, il avait posé son fusil à côté et nous, on l'a piqué. C'était totalement inconscient !

Il y avait un pêcheur qui logeait chez nous et qui faisait de la Résistance (on l'a su après). Avec mon beau-père, tous les soirs ils écoutaient la radio libre dans le grenier. Une fois, un allemand est rentré, tout le monde s'est levé mais il a dit « non, je voudrais écouter les nouvelles d'ailleurs… »

Le 6 juin, nous étions à Honfleur avec mon frère Guy plus âgé que moi, un pêcheur nous avait emmenés avec lui chez ses parents pour passer 2 ou 3 jours. Au matin, nous avons entendu des détonations, nous sommes descendus au port d'Honfleur et nous avons vu les allemands qui faisaient sauter tous les bateaux. La marée était basse, les allemands mettaient des mines dans les bateaux et les pêcheurs étaient là et regardaient.

En 44, Paul était requis comme ouvrier par les allemands pour faire des constructions et le 6 juin, il se trouvait du côté de Varaville. Des parachutistes étaient tombés sur leur camp et il nous a raconté qu'il les avait aidés, il avait emmené le commandant vers un blockhaus qu'il savait gardé par des soldats polonais. Les polonais se sont tous rendus. Le commandant a appris à Paul le signal des parachutistes, il fallait prendre une serviette blanche et l'agiter d'une certaine manière quand il y avait des avions anglais pour éviter d'être mitraillés. Ce signal nous a servi plus tard quand nous étions sur la route et que des avions passaient.

Paul est venu nous rechercher à vélo quelques jours après le 6 juin. Nous n'avions qu'un vélo pour trois, Paul emmenait l'un pour faire dix kilomètres en vélo, pendant que l'autre marchait et il revenait le chercher. Il nous avait dit « si jamais il y a un avion qui passe quand je ne suis pas là, ou une voiture, vous piquez dans le fossé ».

Avec le débarquement, le problème pour nous, c'étaient les obus de marine, parce que l'hôtel se trouvait juste entre l'usine et la batterie sur la colline. Le soir, on regardait les combats aériens. Des fois, on voyait un avion pris dans les faisceaux et c'était un vrai feu d'artifice. Une autre fois, j'ai vu un avion anglais piquer sur l'église et lâcher ses bombes après. Les bombardements avaient lieu à heure fixe entre 2 heures et 4 heures de l'après-midi.

Nous avons été évacués deux fois, la première fois, nous n'étions pas obligés de partir mais nous sommes allés à Saint-Léger du Bosc, au-dessus de Dozulé, chez des parents. A cette époque-là, l'été, nous avions l'habitude d'aller pieds-nus avec mon frère, plus par habitude que par manque de chaussures. Je me souviens qu'arrivés à Dozulé, nous étions nu-pieds, c'était un jour où il pleuvait, une dame qui vendait des chaussures nous a fait entrer et elle nous a offert des chaussettes et des chaussures. Cent mètres plus loin, nous les avions déjà enlevées …

Eugène n'était pas venu avec nous à Saint-Léger pour cette première évacuation. De temps en temps, avec mon frère on revenait chercher des affaires. Une fois, arrivés tout près, au château de Rottenburg, du nom de son propriétaire allemand (aujourd'hui : les Bossettes), les obus tombaient juste à côté de nous. Avec mon frère, nous nous sommes mis derrière le mur en attendant que çà se calme. A cette époque-là, les parents n'avaient pas peur de nous envoyer faire 15 km à pied … Nous étions très libres car ma mère travaillait.

Il y avait un endroit dans le bois juste au-dessus du port, un monticule et un endroit plat qu'on appelait à l'époque les « siloés », c'était un endroit où nous, les gars du quai, on se retrouvait pour jouer et où on se bagarrait avec les gars de l'usine. Il y avait des chèvres et des pommiers, 54 pommiers. Un jour, mon frère et un cousin, Eugène Guldinchu, qui habitait avec nous, étaient là ; ils ont vu un premier obus tomber devant l'usine, un deuxième derrière et ils se sont dit le troisième c'est pour nous ! Alors ils ont quitté le terrain à toute vitesse. Ils m'ont dit qu'ils ne savaient pas comment ils s'étaient retrouvés en bas, ils n'ont pas eu l'impression de mettre les pieds par terre, ils ont dû être portés par le souffle de l'explosion. Ils n'ont pas été blessés, mais quand ils sont remontés sur les lieux, la chèvre qui était à côté d'eux avait été décapitée.

Quand nous avons eu l'ordre d'évacuer la deuxième fois, nous étions presque contents de partir, car avec les moustiques, c'était devenu insupportable. J'ai encore cette image des nuages de moustiques au-dessus des arbres. Même les allemands étaient gênés par les moustiques dans leur blockhaus.

Nous sommes partis avec des poules et aussi une chèvre pour avoir du lait pour mon petit frère Christian qui était encore bébé, mais nous n'en avons pas eu beaucoup besoin. Les paysans nous accueillaient et les femmes et les enfants faisaient le trajet sur des charrettes. Nous sommes allés jusque Nonancourt. Là, on nous a attribué une villa pour notre famille et le soir même, les allemands ont réquisitionné les trois-quarts de la maison. C'était un service médical.
Ils ont obligé Paul à faire des trous pour qu'ils puissent se cacher et quand il y avait des avions qui arrivaient, ils couraient et se mettaient dedans.
Avec mon frère, nous avons fait une bêtise : les allemands entreposaient des caisses de médicaments dans un garage et il y avait un portrait d'Hitler au fond. Avec Guy, on avait pris des ampoules et on les avait lancées sur le tableau … Heureusement les allemands étaient paniqués et ils n'ont pas réagi. L'inconscience des enfants …

Le retour a été sans histoire. On a eu de la chance, le coin a été très peu de dégâts. Des choses précieuses ont disparu, ma collection de timbres par exemple, je ne sais pas qui l'a prise.

Nous avions très peur quand il y avait des avions américains qui passaient. On les reconnaissait au bruit, ils volaient très haut.
Après la libération, il y avait des ragondins, Guy les ramassait dans les dunes et il était payé pour chaque prise.